

Des heures et des heures une aiguille aiguë a tourné, une aiguille piquante en mon cœur et qui tournait autour de moi à une vitesse folle. La douleur n'était ni plus ni moins qu'un meuble dépareillé perdu dans mon crâne, et dont les coins venaient cogner, au hasard de mes tangages, se déformant par instants, et s'amenuisant, comme une bulle, tremblement crayeux et triangulaire, qui tenait en un seul coin de mon crâne.

Mal de mer. Mon large lit, comme un navire, se mettait à tourner, à descendre en tournoyant sans fin dans l'air bleu et blanc de la nuit.

C'était un goût sale, un goût d'immondices, qui me revenait. Je m'aperçus que je ruminais quelque chose d'inidentifiable : ombres ancestrales, vieilles obsèques, chiens crevés, ou encore capitulations mal refroidies. Je ne m'en remettais pas. Je le répète, c'était immonde. Vous plaisanterez là-dessus un autre temps, vous les internes de garde. Funérailles à un train d'enfer, dans des relents de gaz lacrymogènes. Les ongles de tante Élise s'allongeaient indéfiniment au bout de ses mains effilées, et sa bouche bâillait dans son visage pincé comme un cornet de papier vide, dans l'odeur alliagée des rues de mai 68. Deuil éclatant, invraisemblable sous ce soleil noir.

À quatre heures et demie du matin, tous les moineaux dans la vigne-vierge ont crié subitement à la fois. Folle vigne-vierge autour de la fenêtre. Je ne savais pas que les oiseaux pouvaient chanter si tôt. Il y a devant ma fenêtre un arbre qu'aiment les moineaux, parce qu'ils s'y trouvent cachés. Un oiseau se tenait à l'ombre de chaque feuille, et leurs cris et leurs ailes faisaient vibrer toutes les feuilles à la fois. Tandis que j'écoutais dans un ébahissement de barbare, l'aiguille folle s'est arrêtée : le jour se levait. Silence.

Et cette parole comme un coup de gong dans ma tête : « L'enfant de la mandragore ». On était jeudi 5 juin 1969. Je me suis levé, en hâte, j'ai détaché de mon bloc-notes un feuillet grand comme la main, et j'ai tracé à l'encre noire, en petites capitales, ces mots inconnus : « L'ENFANT DE LA MANDRAGORE ».

Alors, j'ai ouvert le Petit Larousse 1937 de tante Élise, par elle couvert avec soin de papier noir :

« MANDRAGORE : nom féminin (latin mandragoras), genre de solanées à grandes et larges feuilles, d'une saveur et d'une odeur désagréables (on l'employait, dans l'Antiquité et au Moyen Âge, à divers usages de sorcellerie). »

J'ai lu. Puis d'un trait, je me suis mis à écrire sur le feuillet encore sous ma main...

Aussitôt recouché, aussitôt je m'endors.

J'ai trouvé ce feuillet sur ma table ce matin, avec mes petites écritures aux moulures isodiamétriques et anguleuses :

*
* *

L'ENFANT DE LA MANDRAGORE

Que la mandragore est douce au palais ! Qui croirait que son goût d'amertume ne m'est revenu à la langue que cette nuit, dans son exquise fadeur ?

Puis-je savoir si je ne suis pas en train de doucement crever comme je l'ai déjà mérité plus d'une fois ? C'est le cœur qui, tel une grenouille, s'est gonflé subitement par deux fois.

Qu'ai-je fait cependant que de sucer tel ou tel jour d'un air entendu la mandragore ? Le goût m'est revenu de la mandragore. J'ai senti le dégoût de la mandragore comme en dérision quelque jour on finit toujours par prendre toute chose.

D'ailleurs tous vous diront qu'on n'use de la mandragore qu'en grogs ou compresses. Qui a jamais mangé de la mandragore ? Je ne suis qu'un bougre d'âne qui fut bien mal embouché.

Je sais qu'aucun n'est revenu de la mandragore. Tous sont partis ou crevés. Suis-je donc fait autrement que tout le monde ? Non et je vais partir ou crever.

La vénéneuse mandragore, vous dira-t-on ; mais quelle plante n'est pas pour quelque espèce vénéneuse ? Et j'aime encore la mandragore. J'ai confiance en la mandragore. Au pays de la mandragore ? Nous sommes tous mortels et j'irai.

Car je suis enfant de la mandragore.

*
* *

Après quoi j'ai été reprendre sur le rebord de la fenêtre l'assiette de ce chat noir qui vient toujours la nuit par les toits visiter le logis de tante Élise comme si elle était toujours là. Et dans mon assiette où gisaient quelques abominables cendres froides, dans mon assiette, j'ai cru voir...

*
* *

Rue de Babylone, vendredi 13 juin 1969, 5 heures du matin

Je connais mieux aujourd'hui la mandragore vénéneuse, la mandragore aphrodisiaque des grimoires, dans la chambre de tante Élise, entre les murs ocre jaune, le plafond livide, les rideaux verdâtres, aux couleurs même de ses feuilles, de sa fleur, et de sa pomme jaunâtre pas plus grosse qu'une aveline. Je prononce en avalant un tant soit peu son noyau les syllabes du mot cruel, dont la chute exhale un parfum nauséeux et somnifère.

Écritures sur le papier vieux, sur le papier grand comme la main, ces proses où ma petite écriture noire traverse peu à peu le papier, plusieurs fois repliée sur elle-même, sans parvenir à

avancer, avec ces traits noirs et cassés où je regarde à deux fois avant de les reconnaître.

Je tourne un à un les feuillets : LA MAIN DE LA MANDRAGORE, LES JARDINS DE LA MANDRAGORE, LE FRONT DE LA MANDRAGORE, LE DIABLE PENSEUR, LE SIGNE DE LA MANDRAGORE, LE CHIEN DE LA MANDRAGORE, INVOCATION PROFANE (ô combien !) À UN CHARDON...

J'ai dessiné ici des phrases, et sur les murs et sur les tables, des phrases telles qu'il y aurait de quoi trembler, et que ce serait un cataclysme que l'effraction d'un œil éventuel. À l'heure de l'encrier et du tabac de Virginie, il me prend l'envie insensée de supprimer, par grattage et graffitis, l'affichage de la grande ville.

Et puis, conséquence de tous ces incidents, le prix de l'or a monté sur le marché de Munich ! ...

Souviens-toi...

*
* *

AU MILIEU DE LA NUIT

Au milieu de la nuit, un cri d'obsidienne !

Pensais-tu trouver à la fin ce grand oiseau au fond du cœur ?

C'est lui, son aile déchirant la flamme, son œil rompant la lumière, et son bec au-devant... C'est lui, c'est son allure brève et raide, c'est l'abîme où toute blancheur tombe en chute libre et s'éteint, au fil de l'aile.

Fatalisme flamboyant : c'est un bec de plume dans l'incendie.

Point-virgule : c'est un oiseau borgne et manchot au bec méchant, qui fuit droit devant soi.

Bien proche, l'oiseau d'enfer, l'arc-en-ciel de ténèbres sur chaque plume, bien proche et bien loin...

Paroles lapidaires des hommes, dans les murs ocellés des visages, ce ne sont que paroles taillées dans l'obsidienne dont on

fait les haches votives... Nous sommes possédés de cette obsidienne tranchante qui nous blesse, nous éparpille, nous contredit, et nous jette où nous voulions aller.

Je veux faire le portrait de la mer, rien en deçà, portrait de la mort, rien au-delà. En naissant, c'est l'univers que ton âme a rompu. Nous aussi, quelque chose nous a rompu en naissant au-dedans de nous.

Maintenant ma mort a pris la couleur de cette mer bordée de remparts de schiste noir.

Un temps où l'on ne sait plus sourire, où le rire se fait fou-rire, où l'on se mesure à ses proches comme à des ennemis particulièrement mortels.

En ce temps-là je m'étais détourné avec une horrible pitié des réprouvés. Le visage des réprouvés m'était en horreur comme une tare fraternelle.

Foule sur les ponts. Je dors, sur la place au soleil.

Ce qui me poussait à écrire était une chose intolérable, peur indicible, liberté dénaturée par où se défilait ma substance même. J'écris pour m'échapper du rêve.

Par la fenêtre entrouverte, je voyais une immense main d'obsidienne descendre, drapée de reflets, des architectures rouges, sur le dallage noir et blanc de la cour triangulaire. La mandragore ?

Telle une pièce d'échecs, elle s'inclinait, se déplaçait... Puis soudain elle s'irradiait, de noire devenant blanche, main de cristal où naissait l'aube.

*

* *

LE DIABLE PENSEUR

En haut de Notre-Dame il fait grand vent. Tout le populo s'y presse malgré la montée périlleuse. Mais que vous attendiez les grands froids et vous pourrez en arpenter les hauteurs à votre aise, parmi la lumière ascendante.

Car c'est là-haut qu'on se divertit : la mouette y cogne le corbeau, la chouette le goéland, la nonne y coudoie le luron, et la dévote le truand, la sirène le merluchon... sans compter le moineau, la citrouille, et le crapaud, et la gargouille ! On s'y croirait en carnaval, c'est le grand côtoïement de Paris !

Et juste après le dernier saint, au dernier coup des cloches bourdonnantes, voilà-t-il pas le Diable en personne, Satan regardant vers l'occident prochain, cette chimère pensante, pensant comme jamais diable n'a pensé ! Mon cher inspireur, dans ta couronne de confettis ce sont de grosses cornes tronquées qui ont poussé, et, ta tête de bête dans les mains, tu penses à perdre haleine, tu penses en tirant la langue, ô le mieux pourvu des calomnieurs, avec ces ailes blanches !

Que lui chaut la plante grimpante, à ce compagnon de misère ? N'a-t-il pas vue mirobolante, au coin de la corniche de la tour nord de Notre-Dame de Paris, juché en direction du Pont-Neuf, en aval de l'île Saint-Louis, cet ange à rebours, figure de proue de notre navire ?

Mais pour comble de malheur, les clercs l'ont baptisé Mandragore ; et il passe par six couleurs de voir si grande ignorance. C'est en sa main qu'est la mandragore, une mandragore rongée par le sel, ma foi, et par le guano.

En l'Île de la Cité, ce jardin de la mandragore, que l'on visite au plus une fois l'an, combien amers y courent de déluges printaniers ! sous le soleil de mars qui me force à penser j'en ai mal à la tête... Arrière, Satan !

(Renseignements pris, ce n'est qu'une stryge à l'affût, qui attend que le soleil se couche pour s'envoler et boire le sang des âmes perdues...)

Noyères-en-Bourgogne, samedi 14 juin 1969

Écriture sur le papier vieux, sur le papier grand comme la main : ces traits noirs et cassés où tu regardes à deux fois avant de les reconnaître. Tu ne pleures pas. Non. Tu tires un simple trait au bas de la page, où l'encre crache, où suinte la sueur de tes mains.

Depuis que tu sais lire, le monde se partage en deux camps, et tu as su reconnaître le tien assez tôt. La race des lâches. La race des lâches, bizarrement, passe au travers de tous les filets. Un lâche est vengé sept fois et soixante-dix-sept fois. Quelque chose le garde, le protège sans le lâcher...

C'est qu'un filet plus mince entoure tous ses gestes. Invisible. D'une résistance à toute épreuve. Exclusivement tressé de cheveux d'anges. Sa douceur trompe les regards, mais se hérisse d'aspérités à l'intérieur. Hésitation entre la soie et le chanvre. Plus qu'un vêtement, c'est une peau de chanvre qu'il arbore, cloutée de sable entre cuir et chair.

Il est en haute surveillance. Des sifflets stridents le traversent, le divisant en mille parties égales qui s'éloignent instantanément les unes des autres à la vitesse de la lumière. Et dans la distance ainsi écoulée, la plus grande densité de douleur.

Les phares subits des voitures au travers des rideaux de laine rouge. Leur majesté théâtrale découvre un soupirail.

Tu avais toujours pensé que tu mourrais vite. Mais tu ne mourais toujours pas. Ton endurance restait sans limites et la pensée du suicide ne te traversait même pas : tu gardais la prudence indélébile des vieux paysans, le mimétisme des nomades.

Tu exiges peu. Ce qui subsiste de toi, somme toute, n'a que la taille et l'épaisseur d'une aiguille. Et serait-elle cassée qu'il en resterait toujours deux morceaux. Irréductible, tu l'es comme un vieux paysan, qui parle peu et pense encore moins. Irréductible tu décampes, par mesure de prudence tu te retires. Mais tu serais bien en peine de brandir cette aiguille électrique au regard du

prochain attaquant ! Pour peu que tu la cherches elle reste introuvable. Pas question par conséquent d'enfiler par le chas de l'aiguille l'extrémité du fil qui te ligote, d'ailleurs également introuvable.

*

* *

Rue de Babylone, lundi 16 juin 1969

Il y a eu une telle secousse que tu as ouvert les yeux. Le soleil tremblait dans son orbite, le sang ruisselait par-dessus les toits. Et pourtant tu ne sentais rien. Le miroir oscillait sous tes doigts. Et pourtant tu ne sentais pas.

Qu'avais-tu fait ? Sans doute quelqu'un des tiens, quelque aïeul zélé avait dû terrifier un village entier de lettres anonymes ou de mélodrames de la pire espèce.

C'est aujourd'hui que les paroles brûlent et déchirent silencieusement tes lèvres, aujourd'hui.

Les paroles s'enroulent autour de tes oreilles, aujourd'hui.

Les paroles te frappent en plein front et tu glisses, aujourd'hui.

Reprenons d'un peu plus haut. Des larmes sèches, des larmes sourdes et aveugles montent à la margelle de ton visage, dont la pierre gèle et s'effrite, et pourtant tu ne pleures pas. Je te regarde, à travers un miroir bleu rayé par le sable, et j'ai la taille d'une tribu. Je te regarde et j'ai peur, car j'ai la taille d'une tribu. Ton visage est un puits où tu ne peux rien boire. Pas de margelle où trouver ton repos... Cruauté tendue comme l'arc sur le combattant éphémère.

Et pourtant, merveille, tu en souris à travers les brassées de papier qui te harcassent, il y avait un temps où ta fierté roulait droit comme une boule de cristal et se riait de la poussière.

Tu voudrais renaître à ta vieille fierté, user ta mince tunique timorée aux pierres tranchantes. Mais c'est ta propre peau et tout ton corps que tu déchires. Où trouver un passage ? La pusillanimité se referme sur toi comme l'eau sur un nageur noyé.

Pour toi, bientôt, rien n'était ni chaud ni froid, mais tu t'attachais à la glace et à l'incandescence comme le tesson happe la langue... Peu importe, tu restais semblable à toi-même, et rien n'était ni chaud ni froid.

Dans le miroir, ton ombre est un arlequin qui danse, et tu écris.

L'afflux des tic-tacs stagnait au plafond, et le soleil se levait...

Il s'accroche des deux mains à la cheminée. Il s'accroche des deux mains à la table. Il s'accroche des deux mains à la chaise. Il s'accroche des deux mains à la fenêtre. Il s'accroche des deux mains à l'appui de la fenêtre...

Ô barracudas ! cessez de me dévorer chaque fois que j'ai le dos tourné !

Il dit : quelqu'un va venir, quelqu'un va sûrement venir... On n'est jamais totalement seul, on ne veut jamais tellement mourir. Je suis encore à ma table. Quelqu'un qui n'est pas là aurait décidé quelque chose que je ne veux pas !

On frappa à sa porte un double coup. Il ouvrit, juste à temps pour voir par la lucarne ouverte une feuille tomber de feuille en feuille comme parole d'homme... Rien, personne. Il dit : « Je m'en doutais » et il se rendormit.

Le sable de la nuit croule encore au fond des cours. La nuit est chaude. L'écorce du papier, l'arbre du cœur, la pierre touffue de la cervelle...

Tes mains sont glacées mais tu ne le sais pas. Courir dans l'escalier noir, le visage vert comme l'herbe, courir, courir dans l'escalier !...

En délire comme à l'habitude m'étant refermé la porte sur la main...

« Ah ! vous, dit le concierge tandis que je descendais l'escalier noir, vous avez des yeux de chat » remarque que je trouvais si comique que j'en faillis passer par la lucarne ouverte.

Courir... Courir dans l'escalier noir. Se cogner au battant de la lucarne ouverte, de la porte fermée.

Et voilà que tu écris sur un grand zinc de cuivre des lettres minuscules en travers d'un ticket de métro.

Juché sur ton dos, un petit démon têtu et biscornu, un petit diable en manteau d'arlequin te confère une posture ridicule...

Aussi tu ne peux rester ainsi dans la lumière verte...

Tu tombes, tu tombes de sommeil.

Ne t'endors pas, ton malheur finement haché par le sable de la nuit, ne cherche pas la porte du sommeil, où tu frappes en grinçant des dents. Chacun a de soi-même quelque image noire et obscure solide comme le roc et palpable à volonté, le soir en s'endormant, comme par les gitans sainte Sara dans la crypte : Sara la noire, l'Égyptienne, leur sainte patronne. Tu n'en as pas, c'est ta sordide revanche.

Tu t'adosses encore une fois à la fenêtre et, montant sur le rebord, tu lèves sans y penser les yeux...

Une échelle de fer était plantée tout droit dans le ciel noir, à perte de vue !

L'idée en bourdonnait autour de tes oreilles comme une abeille, et tu as secoué la tête.

L'échelle s'enfonçait si profond qu'on n'en voyait pas la fin. Ses câbles lui faisaient des haubans clairs...

Au milieu de la nuit, un cri d'obsidienne !

Pensais-tu trouver à la fin ce grand oiseau au fond du cœur ?

Son aile déchirant la flamme, son œil rompant la lumière, et son bec au-devant... C'était lui, c'était son allure brève et raide, c'était l'abîme où toute blancheur tombe en chute libre et s'éteint, au fil de l'aile.

Un point-virgule, qui s'attarde et tournoie dans sa chute, comme une feuille morte sur l'horizon.

Fatalisme flamboyant : c'est un bec de plume dans l'incendie.

Point-virgule : c'est un oiseau borgne et manchot au bec méchant, qui fuit droit devant soi.

Bien proche, l'oiseau d'enfer, l'arc-en-ciel de ténèbres sur chaque plume, bien proche et bien loin...

Ce caillou oublié dans mon cœur et qui trébuchait avec moi, je l'ai trouvé, je l'ai ôté du bout des doigts... Le Diable Penseur.

Une destinée imprévue, on la reconnaît un jour ou l'autre avec fierté et confusion...

*
* *

Square Denfert, mardi 17 juin 1969

Visite à Véra. N'a pas répondu à trois lettres que je lui envoyai sottement coup sur coup. Lui ai montré une ou deux des proses de la mandragore, et lui ai rendu son *Gaspard de la Nuit* oublié chez moi et que j'ai lu dans tous les sens.

« Pauvre fille, dit Véra, je te plains. »

« Pauvre fille », quel malentendu ! double malentendu...

*
* *

Paris, mercredi 18 juin 1969

Sinistre camarade,

C'est vainement que tu as tout sacrifié à cette triste amitié. Pars ou viens, j'effeuille des pensées fripées, et je surveille les nuages en rigolant sur mon gazon jaune : je m'en fous ! On a semé tes frusques sur trois bateaux en partance pour San Francisco.

Honneur et gloire.

Je te salue !

Et je te rends ta griffe cunéiforme.

Jeanne

*
* *

Paris, bibliothèque Sainte-Geneviève, vendredi 20 juin 1969

PARIS DES CROCODILES

Car je m'étais longtemps leurré sur la véritable nature des crocodiles... Je m'étais abusé sur les seuls véritables rapports qu'on puisse entretenir avec les crocodiles. Les crocodiles, leur verte couleur l'indique, ne sont pas des animaux bienveillants, et

les prestiges de leur souveraineté ne diminuent en rien les mauvais effets de leur mauvaise volonté.

Mais le mal était fait. Certains crocodiles, prenant la forme visqueuse de congres ou d'anguilles, apparaissaient soudain dans le fond des baignoires... Peu à peu je compris qu'ils se plaisaient à ce jeu malfaisant, et je perdis la dent de crocodile que j'avais tenue cachée si longtemps dans ma bourse presque vide.

En vérité les jardins publics se font bien indulgents à mon écœurement, et les fantômes des pièces d'eau mettent une complaisance bien étrange à se laisser considérer. Une foule était couchée dans la grand-rue. Le premier n'avait plus de pied, le suivant n'avait qu'un bras, l'un n'avait plus de main, et l'autre... Vous plaisanterez là-dessus en son temps, vous, les internes de garde. Voici que de cent mille cadavres la puanteur nous barricade. Et dans tout cela des chiens qui plus ou moins s'entre-regardent. Et pourtant le chant des colombes s'enroule toujours au labyrinthe.

Paris, Jardin des Plantes. Paris, la Halle aux vins... Dans les arènes de Lutèce, la giboulée est brusque et brève.

En ce pays le ciel est simple, comme un plafond dans sa bleuité unie...

Sur cette terre longtemps comprimée, les plantes se mirent à croître de façon étrange et compliquée. C'étaient des gerbes et des gerbes, de jolies fioritures qui foisonnaient à loisir entre les pavés, les soulevant. C'étaient des soleils, des étoiles... Les pissenlits, surtout, prenaient des proportions gigantesques ; il y avait des dizaines d'années qu'on n'en avait point vu. Les plantes avaient cette façon perverse et insinuante de se faire entendre en étouffant la voix des êtres, et d'abord celle des oiseaux. Seuls les insectes, myriades affamées et prolifiques, trouvaient ici à se glisser...

*

* *

Noyères-en-Bourgogne, dimanche 22 juin 1969

Bien sûr c'est à la pieuvre avinée que je dois de connaître ces yeux délicieux, plaisants, que j'ai trouvés un jour en plein centre des miens, à coup sûr, au poulpe aviné je dois cela.

Ni plus ni moins que les acacias qui grincent, ni plus moins qu'eux je souffre. Claire zézaye la sève, souris tremblante au long de l'arbre, mais que croire à ce propos ? Faut-il se fier en l'eau limpide ? Nous apprendrons, j'en suis sûre, parmi les échos des turbulences, sur le miel en fleurs d'intéressantes choses avant qu'en sollicitude dorée par l'effraction crocodilienne il ne soit mué. Les crocodiles... Pour eux le miel des grappes en fleurs ! Et mes rêves qui tournent court... avec un sévère hochement de tête.

*

* *

Square Saint-Médard, mardi 24 juin 1969

Je le sais maintenant, mais je ne le savais pas quand a commencé l'invasion, au dernier étage de la librairie Joseph Gibert, un gros livre relié de noir se dissimule au bout d'un rayonnage, avec sur la première page :

Le crocodile

Poème posthume de *** en 102 chants

Paris M. DCC. LXXXIX

Aucune marque d'éditeur, sur ce livre de la fin du XVIII^e siècle, que je n'ai pas d'argent pour acheter. C'est l'invasion de Paris par un crocodile géant, j'ai cru voir.

*

* *

Paris, bibal Sainte-Ginette, vendredi 27 juin 1969

LE VIN DU CROCODILE

(intermède)

Pourquoi tes larmes ô crocodile ?
Aurais-tu donc pris trop de vin
Par le fond du grand fleuve Nil ?
Ah ! les larmes du crocodile !

Et les larmes d'alligator !
Aurait-il mangé trop de chiens ?
Ne sont-ce larmes de porc,
Les larmes de l'alligator ?

Et les grands pleurs des caïmans,
Est-ce le vin des assassins
Sanglotant machinalement ?
Entends les pleurs des caïmans...

Le râle du joyeux gavial
Au nez des vaches ivres de faim
Et que poursuivent les chacals,
Le joyeux rêve du gavial...

Tout le chagrin des crocodiles,
L'affreux chagrin, l'affreux chagrin !
Car l'homme maigre comme un fil,
C'est tout le pain des crocodiles !

*

* *

Nous voilà rentrés sous le double dôme des ormes centenaires de Saint-Aldhelm, et moi, penchée sur le gravier de l'allée, je ramasse entre deux doigts un caillou, puis un tessou...

« Ah ! C'est la géologue qui réparait !

– Je préfère l'archéologie, en fait. »

Pendant le repas, nous parlons. Après le repas, nous parlons, toi en anglais, moi en français, assises au fond des vieux fauteuils de part et d'autre de la cheminée sans feu. Tu te mets à fumer des cigarettes blondes.

Attentive à débusquer la question non posée, tu me regardes à travers la fumée.

« Le nom de mon mari, Donaghan, est typiquement irlandais. Pour suivre l'histoire de cette famille, il faut suivre un peu l'histoire de l'Irlande. »

« Cet ancêtre dont tu as vu le portrait dans l'entrée, avec son air si convenable d'ecclésiastique, était un grand libertin, ce qui égayait même ses sermons. Il était entré dans l'Église d'Angleterre pour garder ses terres et ses privilèges.

– Et vous, quelle est votre origine ?

– Un peu tous les côtés d'Angleterre à la fois.

– Une Anglaise typique, alors !

– Eh oui !... Eleanor Ann Dickens, née au bord de l'ancien mur d'enceinte dans la vieille cité de Hereford, tout près du Pays de Galles. On voit ce mur sur une photo du fond du jardin, avec ma mère, ma sœur et moi devant le mur. Ce site ayant été détruit, J'ai donné cette photo au musée de la ville. Ce qui fait que le musée a notre portrait, c'est amusant. Il y avait, à droite de ce paradis, de maudits gamins que je prenais pour des diables parce qu'ils me faisaient des grimaces ! Et à gauche, d'autres maudits gamins qui me faisaient également des grimaces ! Je supposais qu'ils étaient en train de griller sur les feux de l'enfer pour faire de pareilles contorsions ! Or le lendemain d'un jour où j'avais volé un bonbon – il faut dire que l'armoire où on les cachait était à côté de mon lit – et que l'été, de sept heures du soir où on ne couchait à dix heures du soir où il faisait tout à fait noir, l'attente

était longue pour m'endormir, le lendemain donc, on me donne comme d'habitude le bonbon quotidien après déjeuner, puis, par hasard, on me raconte l'histoire d'Adam et Ève chassés du Paradis terrestre pour avoir volé... une pomme, à ce qu'on croyait ! Et moi de pleurer, pleurer sans pouvoir m'arrêter, et personne ne pouvait m'arrêter, et personne n'arrivait à comprendre pourquoi je pleurais Et moi, sans pouvoir le dire, car alors je me serais trahie, je pensais en pleurant que, quand je serais chassée du Paradis, les méchants diables qui faisaient des grimaces me feraient rôti et me mangeraient certainement. Et je me souviens toujours, quand J'entends l'histoire d'Adam et Ève, de mon immense chagrin et des diables qui grimaçaient quand je les regardais du haut des murs, et l'histoire d'Adam et Ève me semble toujours d'une cruauté démesurée. On ne sait jamais ce que les enfants entendent quand on leur raconte des histoires, car l'enfance n'est pas protégée comme on le dit quelquefois, mais dans son monde tout peut arriver, il n'y a aucune limite à l'horreur. Une autre fois, une voix caverneuse, à l'hôpital, qui disait "Garez vos os !". Et moi je voyais déjà le tas d'ossements blanchis que j'allais devenir ! »

Ton rire, tandis que toutes deux nous naviguions immobiles dans notre île de lumière, mélangeant étroitement le français et l'anglais. Et à nos pieds venaient se briser les ténèbres. Ta tête, sur le dossier du fauteuil, ne posait peu à peu, droite et lointaine et ta voix passionnée entraînait ton regard à travers les années et les siècles, mais à chaque fléchissement de cette voix, le regard aigu qui faisait presque sursauter frémissait soudain et s'ouvrait, comme une porte, sur moi, en un sourire musical, clair et fragile comme le cristal.

« À quoi ressembliez-vous quand vous étiez petite ? »

Était-ce bien la question que je voulais poser ?

« Quand j'étais petite, je ne sais pas bien quel genre d'enfant j'étais, mais plus tard, quand je suis entrée en pension, vers onze ans, on m'a d'abord prise pour une attardée, parce que j'étais plus grande que tout le monde. J'étais soulagée d'échapper à l'univers

familial, infernal à cette époque, mais d'un autre côté, j'étais choquée qu'on m'attribue ce rôle d'idiote.

Cela a continué, d'ailleurs, puisqu'on m'a mise dans une sorte d'école de décoration d'intérieur presque une école de ménagère, moi qui voulais faire du dessin d'art, alors que ma sœur, pourtant plus jeune, a été inscrite d'emblée dans une école d'arts graphiques.

J'étais alors adolescente, et j'avais une grande amitié avec un jeune chanoine qui avait écrit des livres. Nous avions de longues conversations, nous faisions des pique-niques...

Après cela, j'ai fait des études d'histoire de l'art à Londres, où j'ai pratiqué divers métiers, comme décoratrice de théâtre, et cetera, et cetera !

– Incroyable ! C'est comme ma mère. Avec la vocation d'aviatrice, la passion de l'Égypte et tout, on dirait que vous êtes sœurs... cousines peut-être. Je me demande si vous n'auriez pas un ancêtre commun ! »

J'étais si proche de la vérité, je ne savais pas à quel point...

Benoît rentrait d'une visite qu'il avait faite à de nouveaux amis du voisinage. Ellie regarde sa montre : minuit un quart.

« Aujourd'hui, c'est mon anniversaire.

– Quel âge as-tu ? demande Benoît.

– Cinquante-neuf ans.

– Oh ! Jeanne t'en donnait presque dix de moins... Depuis quand habites-tu ici ?

– Depuis dix ans à peu près. Mon mari et moi nous sommes venus nous installer ici une dizaine d'années après notre mariage. Nous avons travaillé durement de nos mains avec Tom le carrier pour faire une maison de cette ferme, et peu après, mon mari est mort. J'aime la Cornwall. La religion locale est particulière, avec un fatalisme et une force qu'on trouve aussi bien dans les paroisses anglicanes que dans l'espèce de méthodisme qu'on pratique ici. J'avais dit un jour aux Compagnons de Saint François, dans un de ces chapitres où nous nous réunissions sur l'herbe : "La santé est la volonté de Dieu." C'est une idée d'ici.

Mais le prêtre ne comprenait pas, il traduisait : «La santé est un don de Dieu.»... »

Ma mère m'avait raconté comme tu t'étais présentée aux Compagnons de Saint François : « Ton métier ? – Veuve. » répondais-tu invariablement d'une voix terrible. La bienfaisante corporation des veuves, dans les Actes des Apôtres...

Benoît était monté dans sa chambre. Et nous formions, de part et d'autre de la cheminée, un parfait contraste d'âge, de langue, de religion... Seul point commun, le sexe... Et comme des pêcheuses, dans notre barque, nous avançons vers le large, vers la profondeur, où nous allions jeter nos filets, en eau profonde.

« Vers les profondeurs, vers le port profond. » dit Kafka mourant.

Quel est ton âge ? Quel est ton nom ? Quel est ton tourment ? Es-tu le Roi Pêcheur, la reine de la mer, dans l'ombre verte, aux jambes invisibles, qui pêche sans fin mais ne peut marcher. Et moi, suis-je Perceval ?

C'est une vieille histoire, une histoire bien connue, qu'un jour m'a racontée mon père. Le morceau trouvé dans mon manuel de littérature m'avait laissée dans l'enchantement. Où était-il, dans l'histoire, mon père, et quelle place me donnait-il ?

Dans le château du Roi Pêcheur, pendant le dîner, Perceval voit passer devant leur table un étrange cortège. Un jeune homme passe dans la salle, portant une lance, et tous voient que son fer laisse échapper une goutte de sang. Puis deux autres suivent, porteurs de deux chandeliers d'or. Puis une jeune fille tenant entre ses mains un « graal », plus lumineux que tous les chandeliers. Il est d'or fin, et serti de pierres si précieuses, que ce doit être une sorte de vase liturgique, une coupe ou un calice. Derrière elle, une autre jeune fille porte un « tailloir » d'argent, sorte de plat à découper.

Le voilà, ce grand vase splendide, intangible, que ne peut atteindre aucun de ces jeunes chevaliers malgré la force de leur épée, et ce n'est ni un prêtre, ni un moine, ni même un ange, mais une jeune fille qui le porte...

Et Perceval, peur d'être impoli, n'ose poser aucune question à son hôte, ni sur la lance, ni sur le « graal », ni sur le mal dont souffre son hôte... Il ne sait pas que cet homme et la porteuse du Graal sont de sa parenté, que si le Roi Pêcheur est infirme, c'est, comme le père de Perceval, d'avoir été blessé « parmi les hanches », et que sa question l'aurait guéri...

*
* *

UN RÊVE

Sur un chemin, un petit garçon tient en laisse un mignon goret ; moi, je marche à côté de lui.

Au loin, un fracas menaçant. Le petit garçon lâche aussitôt la laisse. Ai-je rattrapé le mignon goret ? Je ne sais plus. Sans hésiter nous nous jetons vers la gauche, dans les fourrés...

Ils arrivent, les cavaliers sauvages, aussi sveltes que leurs montures ; comme elles, ils ont des cheveux de paille et leur peau est gris-bleu.

À leur passage, les broussailles se transforment en chemin.

Ainsi apparaissent-ils devant nous, d'un éclat métallique.

Je me dresse devant le cheval du chef des justiciers...

M'apercevant à cet instant précis que je deviens d'acier, je m'éveille. Je n'ai pas eu peur.

Fin du quatrième jour.

*
* *

« Mais Il n'était pas dans le tremblement de terre. »
Premier Livre des Rois (chapitre 19, verset 11)

JAUNE

« Venez voir ! » dit Ellie.

Et nous venons voir.

Les herbes étincelaient : c'était, empalée à la fine pointe de chaque herbe, une graine étoilée d'arc-en-ciel ! Le nez sur tes talons, Skip s'aspergeait de lumière.

« Drôle de petite ombre... » murmures-tu.

Puis, tandis que nous buvions les jus d'orange qui nous attendaient comme chaque matin, tu nous as raconté une histoire.

« Les vieilles gens sont comme le vin. Soit ils se bonifient en vieillissant, soit ils tournent au vinaigre. Le grand âge les caricature, laissant les traits saillants, oubliant les autres. »

« Nous avons par ici quelques délicieuses vieilles dames, et une en particulier sur qui j'aimerais faire un livre, à partir du récit de sa vie que j'enregistrerais au magnétophone. »

« Au moment où se situe mon histoire, cette délicieuse petite vieille avait à sa charge deux autres vieilles beaucoup moins délicieuses. L'une était sa mère, une vieille "cocotte" assez brave qui avait élevé deux enfants. L'autre était sa tante, une respectable et odieuse veuve qui ne s'était jamais chargée de personne. Ces deux vieilles sœurs ne pouvaient se supporter, ce qui fait qu'elles n'étaient jamais sur pied en même temps, jamais disposées au même moment pour faire une promenade. Je propose une promenade dominicale en voiture. Oui ? Le dimanche arrive. Miracle, elles sont toutes les deux prêtes et bien portantes. Tout se passe bien, j'arrête la voiture de temps en temps, et elles consentent à regarder le paysage, et voilà. Nous retournons à la maison, et à l'arrivée, elles me remercient bien gentiment. "Où voudrez-vous que je vous conduise la prochaine fois ?" La veuve me répond, d'une voix caverneuse et en montrant le ciel, n'est-ce

rouille viennent se mêler aux légumes, asseyons-nous très doucement sur l'herbe fragile du temps que ratissent les jardiniers de leurs interminables gestes d'insectes.

D'énormes carpes d'or nagent dans l'eau verte du lac. Il était interdit de pêcher, mais on pêchait quand même, dans l'espoir d'en ramener une vivante. Des cygnes approchent pour qu'on leur lance le pain du réfectoire. Jamais mon hameçon n'a tenté les poissons.

Vous êtes morte et je vis encore. Il est trop tard et vous le savez bien. Vous êtes morte, Madame, juste avant que je ne sorte du lycée. Aussi rien n'aura jamais lieu entre nous, aucune parole, aucun acte, aucun éclaircissement. Et pourtant votre visage dépasse de beaucoup la grandeur de ma mémoire. Si petite, ma mémoire, qu'il n'y reste que quelques découpages de papier mince sur un panneau mural : une petite rose frottée de crayon rouge qu'aucun éclat ne rachetait au milieu des autres toutes découpées dans des magazines, un sapin étique entre ses voisins, serrant contre lui ses branches rougeâtres et translucides, mon sapin collé au bas du panneau, et en dessous les ombres chinoises que faisaient vos mains pâles, à Noël, sur le mur vert amande, un chat ouvrant sur nous son œil mince et son mystérieux sourire, un petit lapin déployant ses pattes postérieures en un bond prodigieux, et les images invisibles de vos souvenirs d'enfance et de vos années d'aventures en Afrique, avec vos élèves bien-aimés couleur d'ébène et rongeurs d'ongles... « onychophages » disiez-vous, ou plutôt « ongulivores »... je ne sais plus. Et puis, à la fin des récréations, je vous revois, par la porte entrouverte, fumant des cigarettes blondes dans l'une de ces longues conversations entre professeurs où je ne prendrais jamais part...

Je lève les yeux vers les toits, vers les murs de briques rouges si parfaitement alignés, vers les deux châteaux qui trônent au milieu des platanes et des marronniers d'Inde.

Vous vous souvenez, bien sûr, de ces murs rouges impeccables, en Avallon, vieille cité du roi Arthur, prétendiez-vous, ce lycée mixte pilote de trois mille élèves où vous nous aviez introduits avec tant de fierté, nous sommant tous de nous

montrer virils et disciplinés : « Et vous aussi mesdemoiselles, soyez viriles ! ». Que disiez-vous là ! Auriez-vous su ce que vous disiez que cela n'y aurait rien changé. Mais des enfants, petits et grands, qui étaient là-dedans, de ceux qui passèrent dans vos mains, vous souvenez-vous, Madame ? Cherchez dans la fumée des images que vous avez brûlées, cherchez les photos de classe, celles où vous étiez et celles où vous n'étiez pas, les images de communion offertes, toujours les mêmes, à chaque printemps, et parmi ces images, l'une, que vous aviez choisie pour son aquarelle transparente à la Saint-Ex, fuite de chemin vers le ciel planté d'une croix, chemin de taupe à l'oblique comme ceux de Van Gogh, chemin médiéval pour la marche du fou, son long bâton de pèlerin traînant dans la poussière...

Ce matin au réveil j'ai revu votre visage, un visage clair que je ne vous ai jamais connu. Je suis entré dans une maison où je n'étais jamais entré, même en rêve. Allons-nous-en, quittons cette espèce de ménagerie rouge que nous appelions lycée, où vous étiez dompteur et moi âne savant, vous qui aimiez tant le cirque et les clowns. Vous aimiez le cirque, la gentillesse et les vieilles dames russes. Vous haïssiez l'hypocrisie, la mauvaise foi, ma mauvaise foi, ma tête de martyr quand vous me convoquiez sur l'estrade, pour quelque éclaircissement sur une obscure faute, une tricherie supposée, un exercice oublié. Et chaque mardi vous reprenait le paludisme rapporté d'Afrique. Quand il viendra, l'esprit de vérité, il nous conduira dans la vérité toute entière. Vous n'aviez de cesse que vous ne l'ayez trouvée, la vérité, votre vérité, ridicule vérité lycéenne qui m'a conduite jusqu'ici, jusqu'à cette herbe verte du temps où je m'allonge exténuée, dans cette lumière dure et tranchante dont vous m'avez gratifié dans un bruit infernal. Et moi je reste en enfer et j'espère le repos du silence. La guerre sainte me saisit et je me lève pour une longue marche à travers le désert du monde. J'écoute sans fin le crépitement ténu de votre voix, au fond d'un simple coquillage comme on écoute la mer. Et vous ne pouvez me retirer les craquements éternels de votre voix, que j'ai volés au fond d'un coquillage rejeté par la mer.

Sommes-nous à égalité que je vous demande des comptes, que je vous fasse comparaître en justice ? N'êtes-vous pas vous-même, encore, cette justice ?

Vous aviez toujours, Madame, une idée précise de chaque chose qui devait arriver. Et c'est pourquoi elle arrivait.

Vous voilà satisfaite, sans doute, à présent que celle que vous appeliez la « meneuse », la « comédienne », joue sa dernière comédie, et la pire, moi qui ne fus pas même capable, l'année suivant votre règne, de mener l'innocent complot de trois ou quatre camarades contre l'autorité légitime : en classe de Cinquième, ce fameux « Clan du Lion » déjà cité. J'avais douze ans et je portais alors à la ceinture, dès que j'étais de retour à la liberté des vacances, un couteau d'éclaireur à manche façon bois de cerf, que ma mère, à quoi pensait-elle, m'avait offert, elle qui a horreur des lames, et qu'elle avait baptisé « la Zigouille »... C'est à sa grande surprise que la Zigouille s'est ébréché, quand elle me l'a emprunté pour décoller des patelles, des berniques, quoi. Après quoi, quand je me suis mise à l'escrime, puis à l'aïkido, elle m'a offert un sabre japonais, tout désigné pour la fameuse cérémonie du hara-kiri...

*

* *

Sur quels toits descendrez-vous ? Dans quelles forêts élirez-vous domaine ? Dans quels jardins bâtirez-vous maison ? Il y a, tout le long du fleuve, des bateliers qui savent vos secrets. Les bêtes me parlent de vous, et même les pierres quelquefois, et j'écoute l'herbe chanter, j'entends chanter l'herbe du temps. Des hauteurs l'écho me renvoie mon cri finement taillé dans les lointains. Vous déchirez la douceur du monde pour une plus grande douceur encore.

Vous appellerai-je à ma table ? Vous convoquerai-je à ma table de travail ? Pourrai-je vous inviter dans ma maison ? Mais de maison, je n'en ai pas. Donnerai-je gîte et nourriture à votre ombre frêle ? Votre regard a pris chez moi racine et subsistance, il

a fait ses petits dans ma maison, et avec sollicitude je les ai nourris.

J'ai lu que les nomades au désert ne mangent jamais avec un ennemi, de peur que sa haine ne les empoisonne...

Et maintenant ce qui reste de mon âme est rempli de ce poison.

Votre regard sur moi comme la mesure de toute chose, votre regard jamais confiant, jamais désarmé, le soupçon de votre regard d'acier enveloppe et mutile tous mes gestes, comme un filet, votre regard sur moi, Madame. Reposez-vous enfin, reposons-nous, posons les armes et restons en paix.

Votre sourire, votre gaieté, jamais pour moi.

Qui, après tout, se donne la peine de nous vouloir du mal ? Qui nous adresse haine et colère ? Qui nous poursuit de sa vengeance ? Qui nous donne autre chose qu'indifférence ?

Qui suis-je, que vous vous souciez de moi, que vous ne cessiez de me regarder, que vous comptiez mes fautes, que vous soupesiez la vérité de mes paroles, que vous scrutiez la justesse de mes gestes ?

Puis-je vous reprocher d'être impitoyable, à vous dont le désir était si grand et la déception si vive, à vous dont la fragilité était si profonde que vous ne supportiez pas le spectacle de ma faiblesse ?

On a pitié du courage inutile, de la vaine bravoure, de la vaillance qui se brise contre un roc... Mais peut-on avoir pitié de la faiblesse, de la lâcheté, de la peur, si l'on n'est pas soi-même très calme et très fort ? Peut-on faire taire sa colère si l'on se sent menacé ?

Vous sentiez-vous donc si menacée, Madame, par ce tas d'enfants qui ne savaient pas même tenir un cahier de textes ? Votre parole fragile et redoutable, voici qu'elle se brise comme le cristal, en éclats blessants, dont chaque lame est plus dangereuse et plus affilée qu'un rasoir.

Le pli amer de votre bouche, quand vous mettiez vos lunettes d'écaïlle, pour lire. Derrière votre bureau d'où vous ne sortiez

jamais, séparée du monde et de nous, vous sembliez alors faible et lointaine, en proie à un esprit destructeur et sévère.

Votre griffe sèche et aiguë, zébrure héroïque paraphant mon cahier de textes comme mes bulletins, contresignant quelques lignes de votre écriture menue et parcimonieuse que vous appeliez « ma brave écriture ». Vous proposiez à ma mère un large choix d'heures et de dates pour un rendez-vous qu'elle avait sollicité. Je me souviens de ce rendez-vous d'automne, de votre muet persiflage à mon encontre pour cette mère volant à mon secours, puis de cet attrait mutuel où vous vous êtes complues, soudainement ravies toutes deux dans la contemplation de votre propre image comme dans un miroir, semblables, si semblables toutes deux, ma mère et vous...

À moi jamais vous n'avez parlé. Mais vous avez gardé Véra pendant maintes récréations, pour la faire parler de sa famille, de ses rancœurs, puis lui jeter : « Mais vous vous montez la tête, Jeanne et vous ! » J'ai obéi à cet ordre énigmatique, et comme vous-même, Madame, je me suis monté la tête.

Que faisons-nous ensemble, Véra et moi ? J'étais, à ce qu'il paraît « la meilleure élève de la classe », et elle, souvent malade, redoublait. Vous vous irritiez, Madame, de ce que je ne lui portais pas ses devoirs quand elle était absente, mais elle ne m'avait pas donné son adresse, l'adresse de ce taudis où elle ne m'a laissé entrer que des années après...

Le 28 juin 1961, jour de la distribution des prix, relevant de maladie, je sus que plus jamais je ne serais « une bonne petite élève ». Absurde et pétrifiante cérémonie, Madame, où l'on me réservait, sur cette haute estrade, le prix d'excellence. Imposture. J'en arrivais à cette imposture qui se répétait depuis le commencement de ma vie. N'était-ce pas, Madame, ce que disait le regard gris toujours inquisiteur mais déjà voilé d'indifférence que vous promeniez sur moi tandis que je présentais à chaque professeur les congratulations d'usage ? Ou bien me voyiez-vous enfin telle que j'étais, telle que j'avais été toute cette année de Sixième, tout simplement un enfant perdu ?

Sa voix sur la mer, sa voix dans la rivière, sa voix secouant les berges, sa voix couchant les vieux arbres. Votre ombre, Madame, est-elle armée d'autre chose que de sa voix tonitruante ? Rafales ! Rafales ! comme vous avez de longues mains ! comme vous glissez bien sur la terre fermée ! Mauvaise parole, c'est une mauvaise parole qui me frappe, qui me prend, qui me prive de voix. Parole mauvaise qui me vide : je suis calebasse fichée sur des tuyaux sonores.

Votre ombre, Madame, je la vois forte et intouchée, dans un déluge de candélabres. Je la vois également, furieuse, dans les minutes de la cendre fidèle. Mais je la vois surtout, insigne et irremplaçable, sur le bûcher funèbre d'un échafaud. Et dans une dignité effrayante elle se déchaîne. Blanche et pincée dans le petit matin, je la vois enfin mourir ici même, à la terrasse vitrée d'une clinique, blanche et sevrée de toute présence.

Ne meurt-on pas peu à peu de toutes les haines qu'on a éveillées sur son passage ? N'auriez-vous pas pensé ainsi ? Oui, je le crois, vous auriez pensé ainsi. Est-ce par hasard que vous êtes morte l'année où Véra et moi arrivions à l'âge d'entrer en terminale ?

Point-virgule : c'est un oiseau borgne et manchot au bec méchant, qui fuit droit devant soi...

*

* *